

---

La Revue des Revues

.Author(s): J. H

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 179-184

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346702>

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

# La Revue des Revues

Parmi un amas de « Bulletin », de « Voix du », de « l'Evangile en », de « l'Education de » et de « baionnette on », d'une platitude, d'un paternalisme et finalement d'une mauvaise foi du genre le plus accablant, nous extrayons, juste pour en faire apprécier le ton, ces quelques lignes :

De « LA VOIX DU CONGOLAIS » (mai-juin 1946). Dans un article intitulé : « Utilisons raisonnablement notre argent », nous notons ces paragraphes d'une haute portée morale :

« Comment vivre sous l'œil de nos dirigeants ! »

« Nous nous trouvons au premier échelon de l'échelle qui monte vers la civilisation ; nous ne pouvons pas reculer et nous ne pouvons monter plus haut que si nos forces nous le permettent. Tout le monde déteste les parvenus. »

« D'un autre côté, nous devons nous garder de retomber au niveau indigène, de retourner à la vie indifférente et aimale. Nous devons aussi nous garder des rêves de grandeur, de devenir une caricature de civilisé, si nous voulons éviter d'être méprisés et ridiculisés par les Européens. »

« La simplicité et la modestie constituent les qualités d'un civilisé. Si nous voulons garder l'estime de nos dirigeants, nous devons donc rester SIMPLES et MODESTES. »

Voilà ! Allez jouer avec vos petits camarades.

La même « Voix du Congoais » s'intéresse beaucoup aux « évolués ». La chronique dévolue aux susdits (mars-avril 1947) est agrémentée d'une photo représentant une dizaine de jeunes hommes noirs encadrés de plantes grasses. La légende propose : « Un beau groupe d'évolués de Léopoldville. » — Toujours ce chosisme crispant qui fera dire bientôt : un mur, un figuier, une plante grasse, un évolué.

Finissons-en par cet extrait d'un « important discours inaugural » lu par M. Freyne au Cercle d'Evolués dénommé « Cercle Gouverneur-Keyser » (même revue, p. 618).

« Certains d'entre vous seront enclins à invoquer leurs droits, mais avant tout vous devez accomplir vos devoirs envers l'administration et la collectivité. Un travailleur a droit à son salaire quand il a accompli sa tâche ; vous-mêmes aurez droit à toute la sollicitude de vos chefs lorsque vous aurez tout fait pour la mériter. »

Quelles que soient les bonnes raisons évoquées, tout cela reste pénible et donne à penser.

Dans le genre grave, de France, nous avons reçu « CHEMIN DU

## PRESENCE AFRICAINE

MONDE » qui centre son premier numéro, au sommaire copieux, sur le thème de la *Civilisation*.

François Berge présente et situe l'esprit de la revue :

« *Chemin du Monde* n'est l'organe ni d'un parti, ni d'une doctrine... nous ne croyons ni aux statu-quo qui laissent subsister les injustices et les complexes collectifs d'inégalité, ni a des révoltes qui consommeraient le mépris de l'homme, ni même à la panacée d'un gouvernement mondial si ce gouvernement, grisé de puissance et d'autorité, pouvait être livré à la tentation de supprimer les minorités spirituelles... Mais nous croyons... que la confrontation des points de vue honnêtement exprimés doit aider à ordonner les unes par rapport aux autres les vérités partielles, en hommage à l'esprit de vérité. »

De fait, les points de vue se succèdent :

Louis de Broglie, après avoir montré que la science ouvre, aussi bien dans le domaine intellectuel que pratique, des perspectives d'avenir illimitées, remarque cependant que « dans le domaine intellectuel le triomphe des méthodes de raisonnement scientifique risque de refouler d'autres formes de pensées et de sentiments qui avaient aussi leur valeur, et ceci peut être d'autant plus grave que c'est en fin de compte toujours dans le domaine des sentiments que l'homme trouve les motifs d'action et ses raisons de vivre. »

Brice-Parain se demande « si l'humanité peut se sauver elle-même ou si toutes ses entreprises sont condamnées à mourir les unes après les autres à cause d'un vice ou d'une autre conception... », en un mot, « si l'humanisme est possible ou non, c'est-à-dire une civilisation organisée par l'homme dont il soit entièrement le maître et qui le satisfasse ». Et Brice-Parain en arrive à accuser l'époque moderne qui a perdu « sens du dialogue, c'est-à-dire le sens de la transcendance, et ne joue plus son immortalité que par une sorte de crispation orgueilleuse dans les bornes de sa finitude. »

Moins philosophique, l'exposé de J. Dos Passos pour qui « nous sommes devenus faibles dans la mesure où nous avons oublié le maître-plan sur lequel fut fondée la grandeur de nos nations. Je veux dire le gouvernement par le peuple dans le cadre d'un ensemble de lois qui protègent la liberté de tous les citoyens, forts et faibles ». De fait, dit J. Dos Passos, entre la faible politique occidentale et le marxisme, « si nous voulons échapper », « il faut que nous nous éprenions à nouveau de la liberté ». « Des hommes qui sont libres aiment à encourager les autres à se libérer ».

La note résolument progressiste, c'est Georges Mounin qui la donne. Il reconnaît une crise, mais c'est la crise d'une civilisation : « La crise actuelle de notre civilisation n'est qu'un moment dans la crise du capitalisme en général. Les antinomies et les impasses du monde actuel restent celles dont le marxisme a formulé depuis cent ans les causes. »

Contre ceux qui délibèrent indéfiniment, le marxiste oppose ceux qui, prenant parti, « empêcheront notre civilisation de mourir et transformeront le monde ».

Le point de vue chrétien est abondamment développé par H.-Ch. Desroches dans « *Evangélisation et Civilisation* » : Les problèmes de l'homme, les problèmes de civilisation sont finalement des problèmes d'évangélisation.

E. Castelli voit une porte de sortie de la crise que traverse le christianisme dans un certain existentialisme (existentialisme de droite)

## LA REVUE DES REVUES

qui n'est autre chose, dit-il, que l'affirmation renouvelée d'une philosophie chrétienne. Nous trouvons dans cet article d'excellentes choses, aux résonances kierkegaardiennes ; ainsi ce paragraphe : « Réduire la vérité au savoir, sans nul résidu, là est la trahison, le piège insidieux que le savoir tend à l'homme, le faux témoignage que le savoir propose, se présentant à l'individu sous l'aspect du serpent biblique, là est la tentation, la tentation d'une vérité sans nom, ni prénom, la tentation de l'*« on-dit »*, qui n'aboutit jamais au *« oui »*, au *« c'est ainsi »*, au *« je dis »*. »

M. de Corte observe aussi des « signes de dégénérescence » dans le primat de l'esprit abstrait qui décharne, uniformise la terre des hommes en chair et en os. (« Le prochain sensible et concret est disparu — dilué dans la conscience de la terre et de l'humanité. ») « Le contact direct et chaleureux entre l'homme et le monde est rompu au bénéfice d'un mécanisme abstrait et uniforme qui agrège une pensée stérile et un ersatz stérilisé de la nature, simultanément saturés d'artifices. »)

Si nous voulions résumer ; grossièrement, nous dirions qu'à droite on reconnaît un mal de l'abstraction, le malheur d'un monde sans Dieu, et la nostalgie de valeurs qui concerneraient l'homme concret ; tandis qu'à gauche s'affiche un optimisme issu du dépassement marxiste, l'espérance de lendemains heureux. On regrette seulement que ce point de vue marxiste ne soit pas plus largement présenté.

Dans la « REVUE DE PSYCHOLOGIE DES PEUPLES », G. Hardy, tout au long d'un article intéressant : « *La psychologie des populations coloniales* », lève quelques idoles qui défigurent la psychologie coloniale. Celle, tout d'abord, issue de la psychologie classique de l'homme universel, de l'homme en soi ; idée abstraite qui cache la diversité humaine et par suite la vraie connaissance.

A cette erreur s'oppose la doctrine aristocratique de l'inégalité des races, autre idole, tout aussi abstraite, tout aussi dangereuse.

C'est la thèse de « l'indigène grand enfant » que l'auteur attaque alors : « Elle n'explique rien en ayant l'air de tout expliquer. Elle laisse de côté tout un fourmillement d'institutions, de croyances, d'acquisitions intellectuelles, de prescriptions morales, qui, pour être sensiblement séparées de nos habitudes, ne correspondent pas moins à des siècles d'expériences et de réflexions et qui, aux yeux d'un observateur sans préjugés, n'ont vraiment rien de puéril. »

De même la notion de « primitif », — cette panacée pseudo-scientifique dont l'usage abusif est maintenant reconnu — reste à nuancer, (de l'aveu même de Lévy-Bruhl (1)). « Au vrai, il n'y a plus de primitifs : il ne subsiste, à des degrés divers selon les cas, que des vestiges de primitivité, et c'est seulement après avoir étudié dans ses données concrètes une âme collective qu'on peut se permettre de relever en elle des traits aussi généraux. »

Enfin, l'auteur met en garde contre une autre tentation généralisatrice, celle qui consiste à aller tout droit à « l'âme nègre », à « l'âme musulmane », à « l'âme extrême-orientale », car « l'âme nègre ou l'âme jaune est à peu près aussi insaisissable que l'âme blanche, et, surtout, il y a noirs et noirs, jaunes et jaunes, comme il y a blancs et blancs, et l'observation la plus rapide amène à constater par exem-

(1) Cf. *Revue philosophique*. Juillet-sept. 47.

## *PRESENCE AFRICAINE*

plus autant de différences, sinon plus, entre un Ouolof du Sénégal et un Fang du Gabon qu'entre un Espagnol et un Russe. »

Ces idoles dénoncées suit un exposé, heureusement complété de bibliographies sommaires, sur l'état présent de la psychologie des populations en Afrique du Nord, en Afrique noire, à Madagascar, en Indochine et en Océanie.

Dans l'élegant revue congolaise : *ZAIRE*, éditée à Bruxelles, nous notons dans le numéro de février 1947 un article intitulé : « *La structure institutionnelle de la colonisation* »

Contre certains préjugés anticolonialistes régnant actuellement dans le monde. Contre certains faits — telle l'hostilité à l'idée même de colonisation manifestée à la première assemblée de l'O.N.U., par 34 nations (excepté la Belgique, l'Angleterre, la France et les Pays-Bas). Contre tout cela, M. Hoffmans entreprend de légitimer le droit de colonisation.

Voici comment s'articule son argumentation : « Il s'agit d'expliquer les faits, dit-il, or, on ne les explique qu'en les dépassant, on ne les légitime qu'en remontant à leurs causes suprêmes et finales ; donc, « on ne découvrira pas les assises de l'institution coloniale sans atteindre jusqu'aux exigences essentielles de la réalité humaine. »

L'auteur a beau jeu, dès lors, à travers Aristote et Saint Thomas de démontrer que « l'institution coloniale répond... à une tendance naturelle et à une exigence de la nature sociale de l'homme », qu'« elle est une fondation enracinée dans le droit naturel ». Et de citer l'Aquinate. Ceci posé, et l'affirmation est d'importance, de genre prochain en différences spécifiques, nous arrivons à une définition (provisoire) de l'institution coloniale : C'est une « union hiérarchique de deux sociétés politiques inégales poursuivant en accord efficace une fin commune ». Remarquons alors que l'union de ces deux sociétés inégales forme un être social nouveau qu'il ne faut pas considérer — eu égard au commentaire de saint Thomas sur le livre 1<sup>er</sup> des *Morales d'Aristote*, — comme une juxtaposition mais bien comme une organisation ; cela veut dire que l'être social nouveau forme un tout qualitativement distinct des parties.

Il va sans dire que ce principe d'une unité dans la dualité, c'est « l'identité de nature des personnes physiques qui composent chacune des deux sociétés politiques groupées dans l'organisme colonial ». « Toutes deux ayant même essence sont ordonnées aux mêmes fins : l'épanouissement de la personne humaine et le protectorat de la vie individuelle. »

Il reste à se demander « d'où procède le lien légal de dépendance qui unit la colonie à la métropole et qui caractérise l'institution coloniale ». Eh bien ! tout d'abord, il faut bien reconnaître un fait : à l'origine du droit de colonisation, il y a le fait de l'occupation « qui rapproche deux groupes sociaux et les constitue en communauté de fait ». Ce fait ne fonde pas un droit, mais il suppose une fin. Quelle sera la fin d'une communauté de fait ? (Nous savons que « la fin d'une chose est déterminée par la nature de cette chose », Magister dixit). Bref, la fin, ce sera le bien commun. « Le bien commun est le fondement du droit. C'est pour la métropole, le droit à l'exercice de l'autorité, et pour la colonie, le devoir de s'y soumettre. Le fondement dernier de ce droit et de ce devoir, c'est la sociabilité humaine qui

## LA REVUE DES REVUES

fait que les hommes, ayant même nature et même fin, sont capables des mêmes biens et des mêmes valeurs. »

Et l'article se termine par quelques bonnes pensées sur les fins naturelles de l'institution coloniale.

Véritablement, tant d'assurance confond ; bien plus, on se demande si il n'y a pas une certaine mauvaise foi à dogmatiser ainsi. On raisonne sur des essences et l'on croit naïvement en être quitte avec les existences aussi. On légitime des idées, on fait régner la justice abstraite et des hommes de chair se demandent si la vie vaut la peine d'être vécue, la plupart travaillent moyennant un salaire dérisoire, et il y a en fait des opprimés un peu partout sur la terre.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'une pensée autoritaire comme celle de l'auteur ne semble guère possible dans ce monde qui ne reconnaît plus le Fondement et la Garantie de la raison. Si Dieu est mort, l'homme est à faire et il ne peut pas se justifier, ni justifier ses institutions, à partir d'une prétendue nature humaine. Si Dieu n'est pas mort, c'est du Dieu vivant qu'il s'agit, et dans ce cas son Incarnation inspire un autre langage que celui de ces froids prosélytes.

Dans les numéros de juillet et septembre 1947 de la revue *ESPRIT*, E. Mounier publie son journal de route en Afrique: « *La Route noire* ».

C'est alléchant. En effet, rien de plus intéressant que ces rencontres de personnalités riches et d'ambiances nouvelles, étranges à bien des égards. Cela a donné des œuvres dont la valeur humaine est importante, le songe au journal de route que publia jadis Michel Leiris (« *L'Afrique fantôme* ») et que le hasard me fait lire (1) en même temps que les articles de E. Mounier. D'aucune façon il ne s'agit de comparer ces deux journaux de route, mais, le hasard qui les rapproche aidant, on peut noter les modes différents d'appréhension des êtres et des choses qu'ils révèlent l'un et l'autre.

E. Mounier voit les choses en « réaliste » ; au fond il sait ce qu'il veut voir ; je veux dire que sa vision n'est pas innocente, qu'elle est tout de suite classée dans un contexte social, politique, culturel. Ainsi, survole-t-il la forêt africaine qu'il se demande s'il faut espérer que sous ses pieds seront un jour des villes et des champs, si un Descartes pensera sur l'emplacement de ces marais, si une Université remplacera ce bouquet d'arbres morts (*Esprit*, p. 308). A Dabou, visite-t-il une Ecole Normale, qu'il s'arrête aux inconvenients de cet enseignement et propose au lecteur cette formule qui est un programme : une première tâche était de former des paysans (p. 314). ► A N'Kougsamba, puis à Bamako, c'est en éducateur et en psychologue qu'il s'interroge sur l'infériorité technologique des indigènes ; etc. Bref, E. Mounier va vers le monde en militant, en militant d'une culture, et l'on ne peut s'empêcher de sentir tout au long de ce journal, que cela l'agace un peu de ne pas la trouver ailleurs que chez lui. Certes, le bon vouloir est manifeste, mais il semble qu'on sente plus l'homme tendu vers une action à accomplir que disponible, prêt à recevoir les influences diverses de l'autre. Parce qu'il est sûr du bien-fondé et de l'universalité de ses valeurs, son appréhension ne va jamais sans arrière-pensée, c'est-à-dire sans jugement implicite, c'est-à-dire enfin sans juger de haut.

(1) Il faudrait relire aussi d'A. Gide, *Le Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*.

## *PRESENCE AFRICAINE*

« Le voyage en avion est abstrait », dit lui-même E. Mounier. C'est vrai.

A cette vision, que j'appellerai sans aucune intention péjorative, intéressée, s'oppose, semble-t-il, la vision de M. Leiris, telle qu'elle m'apparaît en ce moment dans « l'Afrique fantôme ». Celui-ci donne plus à voir qu'il ne juge. Mais aussi, il reçoit plus qu'il ne donne, sa façon d'appréhender le monde ne va pas sans une certaine passivité ; mais cette passivité est une forme d'engagement, mais il y a de la générosité dans cet état réceptif, et finalement un monde et des hommes existent très proches de nous. L'homme subjectif semble serrer le réel de plus près que l'homme objectif. L'Afrique et les noirs de M. Leiris existent pour nous davantage que l'Afrique et les noirs de E. Mounier, celui-là les fait exister sur un plan où la communication paraît possible *on equal footing*. Il n'est point nécessaire de se baisser pour les atteindre...

Alors, on se prend à rêver aux possibilités d'avenir si rapidement divergentes qui pourraient prolonger l'attitude de ces voyageurs.

Dans « POESIE 47 » (n° 37), signalons le texte et la traduction par Madeleine Gautier de poèmes chantés par Louis Armstrong : les admirables « Nobody knows the trouble I've seen » et « Lawd you made the night too long ».

« ...Seigneur, vous avez fait la nuit trop longue  
Vous avez fait chanter aux rouges-gorges des airs de printemps  
Et à moi, vous avez fait chanter un chant solitaire... »

Et l'extraordinaire : « Elder Eat more's sermon on Generosity ».

« Eh ! mes amis, je suis dans le besoin (bis) ! Inutile d'énumérer ce dont j'ai besoin : j'ai besoin de tout, depuis mon chapeau jusqu'à tout ce qui est dessous mon pardessus ! (Une voix : « Hum ! hum ! ».)

Le n° 39 propose, entre autres choses, trois poèmes de L.-S. Senghor au ton d'une extrême noblesse.

J. H.



« Présence Africaine » ouvrira prochainement une rubrique destinée exclusivement aux productions des étudiants noirs.